

Paule Denoix, «Malraux sur les traces d'une légende», *Périgord magazine*, [Limoges], n° 199, *spécial Patrimoine*, n° 82, s.d. [1982], p. 24-28.

Paule Denoix

«Malraux : sur les traces d'une légende. En ce temps-là, Malraux découvrait la Corrèze et s'y installait.»

Malraux a découvert la Corrèze en 1938 à l'époque de la rupture avec Clara, sa première épouse. Depuis son retour des combats en Espagne, il vivait plus ou moins ouvertement avec Josette Clotis qu'il comptait épouser lorsqu'il aurait obtenu son divorce, lequel fut retardé par la guerre. Entre-temps, Josette est morte. Ensemble, ils avaient trouvé, on ne sait comment, un hôtel agréable à Beaulieu-sur-Dordogne, le Bordeaux, dirigé par Mme Fournier, qui était devenue leur amie dès le premier séjour.

Ils s'y installent à nouveau pour quelques semaines pendant l'été 1939. Malraux a repris la rédaction de la *Psychologie de l'art* qu'il avait délaissée pour aller se battre en Espagne. Beaulieu l'inspire : de la fenêtre de sa chambre, il contemple à loisir l'admirable église romane dont le tympan le fait délirer. Il en parle dans ses *Antimémoires*. Il raconte aussi comment les vieilles servantes de

l'hôtel, qui commençaient à le connaître, sont montées le voir en pleurant, le 1^{er} septembre, pour lui annoncer que l'Allemagne avait envahi la Pologne. Quelques minutes plus tard, les affiches de mobilisation générale sont placardées devant l'église. Malraux referme son manuscrit et rentre à Paris.

La guerre est déclarée, il faut la faire, oui mais comment se demande Malraux, qui est réformé depuis 1922. Il se démène et réussit à se faire accepter comme engagée volontaire dans une section de chars d'assaut. L'ancien «colonel» des Brigades Internationales [Malraux n'a jamais fait partie des Brigades internationales], l'homme de lettres habitué des salons parisiens, se retrouve soldat de 2^e classe, au garde à vous, capote kaki, bandes molletières et mèche qui dépasse du calot, devant un sous-off dans la cour d'une caserne de Provins. Toujours «dandy», il s'est commandé une vareuse chez Lanvin pour rejoindre son unité. C'est peut-être ce geste ostentatoire qui incite le sous-off en question à l'envoyer faire une marche de 30 km, sac au dos. Malraux s'en tire bien.

De novembre 1939 à mai 1940, il a tout le temps d'apprendre à graisser les chenilles et démonter les mitrailleuses des tourelles. Il se définit lui-même comme un «apprenti-tankeur». Sa guerre sera dérisoire, il ne le cache pas. Son unité a à peine eu l'occasion de tirer et les chars sont en mauvais état. Malraux sera légèrement blessé.

A la mi-juin 1940, il est prisonnier entre Sens et Provins. Ils sont 10.000 soldats désœuvrés, affamés, écorchés, dans un camp provisoire. Au milieu de cette pagaïe, Malraux s'interroge sur les raisons qui ont fait perdre la guerre. Fin juin, il prend connaissance d'un des premiers textes de de Gaulle et le trouve bon.

Tout en faisant la moisson, en volontaire du côté de Sens, Malraux cherche à s'échapper. Par l'intermédiaire de Roland, demi-frère de Malraux, Clara, toujours officiellement son épouse, lui envoie de l'argent, des vêtements civils et des chaussures, trop petites, racontera Malraux. Et, c'est les pieds meurtris qu'il s'évade avec le futur aumônier du Vercors, l'abbé Moguet [l'abbé Magnet], qui lui offre l'hospitalité dans la Drôme, chez lui.

Pendant que Malraux se dirige vers la zone libre à la fin de l'été 1940, Josette est à Paris sans aide, sans soutien, et met au monde leur premier fils : Pierre-Gauthier. En automne, Josette et Malraux sont réunis dans le Midi d'où il espère rejoindre la France Libre via l'Afrique avec quelques compagnons. Faute d'un appel ou d'un appui, ce projet n'aboutira pas.

Malraux ne reçoit plus d'argent de ses éditeurs en zone occupée : c'est pratiquement la misère et force lui est bien de s'installer chez les parents de Josette à Hyères, lesquels désapprouvent ce ménage irrégulier.

Mais la providence veille sur Malraux : en allant rendre visite à ses amis Gide et Martin du Gard, eux aussi réfugiés sur la côte, Malraux retrouve un jeune Américain : Varian Fry, qu'il a rencontré aux U.S.A. pendant sa tournée de propagande pour les Républicains espagnols. Varian Fry dirige un Comité de rapatriement à Marseille et reste en contact permanent avec l'étranger. Grâce à lui, Malraux reçoit désormais de l'argent de son éditeur américain. Toujours à travers Varian Fry, Malraux envoie une lettre à de Gaulle qu'il admire déjà pour offrir ses services au FFL autant que possible comme aviateur. Il n'a jamais eu de réponse et en a conclu que ses engagements politiques antérieurs déplaisaient au général. Vingt ans plus tard, coup de théâtre : Malraux apprend que la propre secrétaire de Varian Fry, prise dans une rafle alors qu'elle portait ce message, l'avait avalé pendant son trajet dans le panier à salade. Stupéfiant, non ? Voilà comment sa première tentative d'entrer dans la Résistance a échoué. Si le message était parvenu jusqu'à de Gaulle, si le contact s'était établi, il n'y aurait peut-être jamais eu de Malraux en Corrèze et en Périgord. Il n'y aurait peut-être pas eu de colonel Berger. Mais Malraux aurait sans doute donné naissance à une autre légende.

A partir du début 1941, Malraux et Josette habitent la villa d'un ami à Roquebrune dans le Midi. Il écrit, il observe ; il discute de l'issue de la guerre avec ceux qui viennent le voir et ils sont nombreux. Il est de plus en plus sceptique vis-à-vis du marxisme et ne compte que sur une victoire américaine «dont nous sortirions probablement colonisés», ajoute-t-il. Un beau jour Sartre débarque dans

le Midi à bicyclette avec Simone de Beauvoir. Il essaie d'enrôler Malraux dans un mouvement de résistance baptisé «Socialisme et liberté». Malraux écoute attentivement et maintient son pronostic : aucune victoire possible sans l'aide des Américains. D'autres personnes essaient de l'entraîner dans la Résistance, Claude Bourdet (de *Combat*) par exemple. Comme d'habitude, Malraux écoute avec intérêt et sympathie, puis répond : «Avez-vous de l'argent, des armes ? Sinon, ce n'est pas sérieux.»

Faute de pouvoir agir, il se consacre tout entier à l'écriture. Trois manuscrits à la fois dont *Psychologie de l'art* qu'il travaillait à Beaulieu.

En automne 1942, Malraux et Josette séjournent longuement chez leurs amis Chevasson, dans l'Allier et l'occasion se présente, pour Malraux, d'entrer en contact avec un officier britannique du réseau «Buckmaster». Est-ce de cette époque que date son entrée dans la Résistance ? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'il est considéré comme un agent potentiel à Londres.

L'occupation de la zone libre en novembre 1942 met fin à toutes ses relations avec les éditeurs américains. La vie redevient précaire, matériellement et moralement. La présence de cet ancien des Brigades Internationales [?] dans le Midi, est connue. On lui conseille de quitter le pays, de partir en Corrèze où il passerait plus facilement inaperçu, en attendant de passer au maquis. Cette solution lui plaît d'autant plus que quelques-uns de ses amis se trouvent aux environs d'Argentat. Ce sont : Emmanuel Berl et Mireille, Bertrand de Jouvenel et Emmanuel Arago. Par leur intermédiaire, il entre en relation avec le notaire de Saint-Chamand, Maître Delclaux, maintenant décédé, qui leur loue la plus imposante maison du pays. C'est un château perché sur une falaise qui domine une petite rivière nommée la Souvigne, laquelle se jette dans la Dordogne en Argentat. Tout de suite, le notaire demande à Malraux quelle est sa profession. Cette question étonne l'écrivain qui se croyait plus populaire. M^e Delclaux n'avait pas encore lu l'œuvre de Malraux et son épouse Rosine qui s'y plonge aussitôt, avoue qu'elle ne la comprend qu'en lisant à haute voix.

Malraux et Josette vivront un an et demi dans ce castel aux fausses allures de forteresse, flanqué de deux donjons inégaux, dont l'un lui servira de bureau. Si le château n'a pas l'air ancien, en revanche il est situé à deux pas d'une ruine authentique : la tour de César pour laquelle Malraux a un grand coup. Il s'attache à la campagne qui s'étend à ses pieds, il admire ses beaux arbres : bouleaux, sapins, châtaigniers et noyers. Ce sont peut-être ces derniers qui lui ont inspiré *Les noyers d'Altenbourg*, un manuscrit qu'il achève. Il grimpe souvent la colline derrière la tour de César avec son fils, Pierre-Gauthier. Josette attend un autre enfant.

On peut se découvrir une âme paysanne et ne rien changer à ses habitudes citadines. Rosine Delclaux n'a jamais vu Malraux porter autre chose que des costumes sombres et des escarpins, en toute saison, même dans la boue. Elle a maintes fois proposé à Malraux des chaussures plus rustiques, des bottes, voire des galoches. Il prétendait ne pouvoir marcher que dans des chaussures basses et du meilleur cuir.

En dépit des restrictions, Malraux n'a pas perdu le goût de la gastronomie : manger moins soit, mais que ce soit bon. Il appréciait beaucoup la cuisine régionale et particulièrement la table des Delclaux qui invitaient fréquemment Josette et Malraux. Il savourait, en connaisseur, les alcools «maison», spécialité des bouilleurs de cru du pays. Maître Delclaux avait encore quelques bonnes bouteilles offertes par les clients et auxquelles il ne touchait pas, en homme tempérant. Malraux y puisait. Lorsqu'il revenait chez les Delclaux, après la guerre, il allait chercher lui-même son pousse-café dans le placard, en familier des lieux.

Un courant chaleureux s'était rapidement établi entre la maison du notaire et le «château». Les Delclaux furent ses amis les plus sûrs, les plus précieux. Personne n'était plus spontané, plus dévoué à la cause de Malraux que Rosine Delclaux qui bravait parfois les foudres conjugales pour aider Malraux. Les Delclaux hébergeaient des fugitifs et rassemblaient des armes. Rosine Delclaux se souvient de repas avec une mitrailleuse sur le buffet, ce qui enchantait le côté «risque-tout» de Malraux.

Il reçoit souvent son frère et ses compagnons. Roland était l'antenne à Brive du S.O.E. (Special Operations Executive) dirigé par le général Gubbins. Malraux encourageait cette activité, donnait son avis, soumettait des idées sans toutefois passer à l'action. Au fond, il attendait d'avoir un rôle à jouer et c'est Roland qui, involontairement, le lui fournira. Pour l'heure, il écrit et rencontre souvent ses amis d'Argentat. Un an après leur arrivée à Saint-Chamant, Josette accouche d'un autre fils : Vincent, dont Rosine Delclaux sera la marraine, ô combien attentionnée. Plus que jamais, les Malraux ont besoin de leurs amis corréziens. Il ne fait aucun doute que jusqu'au printemps 1944 et même encore longtemps après, les Delclaux furent la providence de Malraux.

En mars 1944, Roland est capturé à Brive avec deux résistants corréziens et le Major anglais Peulevé, alors que tous les quatre communiquaient avec Londres. Rosine l'apprend aussitôt et prévient Malraux sans délai. Sa présence en Corrèze est connue, il n'a plus le choix, il faut partir. Rosine Delclaux m'a raconté avec quelle hâte et quelles difficultés elle a réuni des fonds pour aider Malraux à s'enfuir, chaussé de ses escarpins naturellement ! Il se jure de poursuivre le combat. Discuter, conseiller ne suffit plus. Il ira lutter en Dordogne dans d'autres maquis.

Au lieu de se retirer discrètement par des chemins peu fréquentés, Malraux avec sa témérité habituelle, son goût du risque, passe d'abord par Brive. Là, d'un hôtel, il téléphone à l'adresse de Roland pour s'entendre confirmer qu'il est arrêté. Sur ce, Malraux se sauve et il fait bien. Quelques minutes plus tard, un cordon de miliciens, l'arme au poing, cerne le bâtiment. Cette anecdote, peu connue des historiens, m'a été rapportée par Rosine Delclaux.

Malraux se rend d'abord à Castelnau puis à Beynac et la Roque-Gageac, où Josette ne tarde pas à le rejoindre avec les enfants. Entré dans la clandestinité, il n'en continue pas moins « sa vie de château » si l'on veut dire. Tout au long de son action dans ce secteur, il fera d'incessantes allées et venues entre les châteaux déjà cités et celui d'Urval qui sera un moment son Q.G. Il décide de se faire appeler « colonel Berger ». Colonel, c'est un grade qu'il affectionne ; il était « colonel » dans

les Brigades Internationales et c'est aussi le grade du héros des «Noyers d'Altenbourg ». Ses nouvelles responsabilités ne l'empêchent pas d'apprécier les beautés du Périgord Noir. Son goût de l'art, de l'histoire et de l'archéologie est comblé.

On peut se demander comment cet homme qui n'est pas un ancien de la Résistance, que son passé politique rend suspect aux yeux de certains, oui, comment en trois mois, il parvient à se faire accepter par des mouvements aussi divers que les F.T.P., l'A.S. (Armée secrète) et le S.O.E., qui étaient loin d'être d'accord entre eux. Pourtant, on l'écoute, on le respecte. Sa première ambition est précisément d'unifier et si possible de diriger tous ces maquis d'obédience différente. Et parce qu'il est un meneur d'hommes, parce qu'il possède l'énergie et l'envergure nécessaires, il finira par s'imposer. Sa double appartenance aux gaullistes et aux communistes, plus ses liens avec Londres lui valent une considération quasi générale. Sa façon de parler chiffres et techniques impressionne. N'oublions pas que par son frère Roland et le Major Peulevé, il dispose de renseignements précieux et précis sur la zone dite «R 5» qui couvre en gros, le Lot, le Périgord, la Corrèze et le Limousin. Lui est à l'aise partout, avec tout le monde. Pour tous, il est le rouage indispensable, l'officier interallié un peu magicien. On va le trouver pour lui réclamer des armes (lesquelles seront parachutées comme par hasard) et on les obtient. Devant ce grand diable de colonel Berger, d'un abord un peu froid, mais sûr de lui, on s'incline. L'A.S. ne s'étonne même pas de le voir lever le poing pour saluer le drapeau en inspectant la troupe. On est déjà en pleine légende et n'est-ce pas ainsi que les légendes se forment ? Citons le témoignage du regretté Vianson-Ponté qui a connu Malraux dans la Résistance :

«Qui a rencontré cet étrange «Berger» ne peut l'oublier. Le feutre de la Scarface ou le béret vissé sur la tête, allumant l'une à l'autre les cigarettes anglaises trouvées dans la pointe des «containers» parachutés, signe extérieur d'importance dans la clandestinité. Il monologuait, gouailleur et piaffant sur les copains « le père Churchill » et le « gars de Gaulle », terminant chaque période par un « à vous de

jouer » qu'il fallait se garder de prendre au pied de la lettre pour une invitation à donner la réplique.»

On raconte également qu'il circulait sans prendre de précautions, que les châteaux où il commandait les manœuvres n'étaient jamais gardés, que n'importe quel gosse du coin pouvait vous indiquer le P.C. interallié du colonel Berger. P.C. qui ne devait son existence qu'au génie de Malraux, mais n'a-t-il pas eu raison de l'inventer ? Il eut des circonstances où l'improvisation est le seul recours. En outre, il a su s'entourer d'hommes compétents, tel le commandant Jacquot. Le magnétisme de Malraux et la présence à ses côtés d'officiers britanniques et plus tard américains, servaient de catalyseur entre les A.S. et les F.T.P., elle atténuait surtout l'influence de ces derniers. Il faut se souvenir qu'à partir du débarquement, le P.C. interallié, pour improvisé qu'il fût, a coordonné différentes opérations visant à retarder l'avance allemande vers la Normandie. Dès cette époque, il était en liaison constante avec Londres et c'est par ce truchement que les maquis recevaient des armes. Quelqu'un a comparé ce P.C. à une plaque tournante et c'est ce qu'elle a été. Que le rôle de Malraux ait été controversé après la guerre, qu'il ait même été minimisé par le F.T.P. ne surprend pas. Nous n'allons pas revenir sur les tiraillements, les rivalités qui régnaient entre les divers maquis. Le fait est que Malraux a remis sur pied et réussi quelques coups magistraux dans cette zone «R 5». Cela personne ne le conteste. A sa façon, il était un stratège et cette réputation, déjà bien ancrée en juillet 1944, a rassemblé autour de lui nombre de jeunes gens indécis jusque-là ou appartenant à des maquis non structurés. Le colonel Berger, c'était quelqu'un, on lui obéissait sans murmures. Cela dit, nous comprenons que le prestige de Malraux ait chagriné, voire indigné des hommes qui avaient choisi leur camp bien avant lui et bien plus dangereusement, bref des résistants de la première heure, chefs ou non. Jusqu'au bout, il s'est comporté comme l'homme de sa légende. Écoutons André Rudelle, l'homme qui rencontre Malraux dans les maquis du Lot en 1944, sans savoir qui est en face de lui :

«C'était le type à prêcher l'évangile Sainte-Carabine à longueur de conversation, la révolution avec les références à la Chine et à l'Espagne. Je n'ai su

son identité véritable que le 18 août, à la libération de Toulouse. Mais par ses attitudes, par son physique et son style, j'avais bien vu qu'il n'était pas militaire. Trop intelligent. Il portait un uniforme bidon. Son physique n'allait pas avec. Il était comme maintenant : maigre, le front bombé, on ne voyait que son front et ses yeux. Déjà voûté. Il parlait et c'était le tour de la planète qu'il faisait. Collignon, un soldat de carrière acquiesçait vaguement. Un commandant anglais, George, ne comprenait rien. Le général Vincent, un vieux militaire, était sidéré. Moi, je me suis tu pour la première fois de ma vie. Berger refaisait le monde, seul.»

Cela se passait dans le bois de Villelongue, près de Rodez, juste avant que Malraux ne soit capturé. Il était en inspection avec le commandant Collignon, le Major George Hiller et deux maquisards dont un conduisait la traction avant prêtée par Rudelle et portant les insignes de la France Libre, drapeau tricolore et tout et tout. A Rudelle qui déconseillait vivement de prendre la route nationale, Malraux avait répondu fièrement : les routes sont faites pour qu'on y passe. Hélas, ils n'étaient pas les seuls à y passer. Sur la 677, avant d'entrer dans Gramat, la traction croise une colonne motorisée allemande. Fusillade. Les deux maquisards sont blessés, le major Hiller aussi, plus gravement. Il se traînera derrière une meule de foin, le ventre ouvert, et attendra du secours pendant huit heures en bouchant sa blessure avec ses vêtements. Par bonheur il survivra. L'auto a basculé dans le fossé. Collignon et Malraux s'enfuient à travers champ, mais comme Malraux portait l'uniforme, on lui tire dans les jambes, l'une après l'autre. Blessé, il s'évanouit. Lorsqu'il revient à lui dans un garage, on l'interroge. Il décline sa véritable identité. On ne le croit pas et il est soumis à un simulacre d'exécution. Il est ensuite conduit à Toulouse et s'aperçoit rapidement qu'on le prend pour son frère Roland. Si curieux que cela paraisse, cette méprise lui a momentanément sauvé la vie et surtout évité la torture. Pourtant, Dieu sait qu'on torturait dans cette prison. Il en est témoin. Il dit à ses camarades de cellule : ce n'est que partie remise, attendez qu'ils aient le bon dossier. Il ignore encore qu'il n'est épargné que grâce à la promptitude de ses camarades, alertés par Collignon. Dès qu'ils ont appris sa capture, ils ont envoyé au commandant de la garnison allemande de Brive la liste de 48 prisonniers aux

maines de l'A.S. Corrèze. Si on exécutait Malraux ou si même on le torturait, ces 48 soldats seraient fusillés. Il semble également que l'A.S. ait «arrosé» des miliciens et des agents de la Gestapo, afin d'accélérer l'évasion de Malraux. Ce ne sera pas nécessaire, Toulouse est libérée, sans un tir meurtrier. Ces moments que Malraux a vécus avec des centaines d'autres prisonniers sont contés sur un ton d'épopée dans ses *Antimémoires*. Il ne manque rien, ni l'horreur, ni le chaos, ni les portes enfoncées, ni l'explosion de joie, ni les accents vibrants de la *Marseillaise*. Ne sachant pas encore si les Allemands sont partis pour de bon, les insurgés désignent un chef. C'est un cri unanime : Berger, au commandement ! Il est d'ailleurs le seul à porter l'uniforme, une fois de plus. Décidément, il y tient ! Et Berger se met à l'ouvrage : soins des blessés, barricades, répartition des armes, organisation de la défense. Par bonheur, les Allemands se contenteront d'une dernière rafale en passant devant la prison Saint-Michel.

Pendant que ces événements se déroulaient à Toulouse, Paris était libéré. Malraux y débarque aux derniers jours d'août 1944 en uniforme de colonel et bottes de cheval impeccables. Il rencontre Hemingway arrivé dans la capitale avec la 2^e D.B. : combien d'hommes commandiez-vous ? Deux mille répond Malraux et Hemingway de lui rétorquer : quel dommage que nous n'ayons pas eu votre aide quand nous avons pris cette ville de Paris. Malraux n'y restera pas longtemps, ses camarades du P.C. interallié le réclament, il est toujours le patron. Le nom du colonel Berger figure sur l'acte de reddition de la garnison allemande de Brive. Le commandant Jacquot a signé pour lui. A présent, on veut associer Malraux à une nouvelle aventure : libérer l'Alsace-Lorraine ni plus ni moins. On sait que de nombreux résistants alsaciens et lorrains appartenaient aux maquis du Sud-Ouest. Ce sont ces hommes-là qui, de Toulouse à Périgueux, sont bien décidés à monter vers l'Est. Trois hommes sont à l'origine de ce projet : Bockel, un prêtre qui deviendra un ami de Malraux et qui dispose de quelques centaines d'hommes, puis Diener-Ancel, un instituteur, pilier des maquis périgourdins et qui a vu Malraux à l'œuvre. Lui peut compter sur 500 Alsaciens Lorrains déterminés. Et enfin, Bernard Metz, médecin, grand résistant qui, par ce geste, espère racheter le mauvais choix

de certains de ses compatriotes. Diener-Ancel parvient, non sans peine, à convaincre tout le monde que le colonel Berger est seul capable d'assumer le commandement de tous ces résistants. On avait pensé à Jacquot, mais d'aucuns le trouvent trop rouge ! Alors que dire de Malraux ! En tout cas, c'est Malraux qui est choisi. Jacquot sera son adjoint. Voilà comment Malraux, homme de gauche, Flamand de Paris, mêlé un temps aux Espagnols, aux Russes, aux Indochinois, se retrouve à la tête de plusieurs centaines d'Alsaciens-Lorrains catholiques et prêts à libérer leur territoire eux-mêmes. Le plus extravagant, c'est que dans *Noyers d'Altenbourg*, Malraux avait décrit le personnage qu'il devient. Le «chaman», le guide spirituel, s'appelait le colonel Berger. La fiction rejoint la réalité ou comme le disait Nietzsche, «les mythes font l'Histoire».

C'est donc le 3 septembre 1944 à Aubazine, petit village corrézien, qu'est née l'idée de la célèbre brigade «Alsace-Lorraine». Mais complétons les faits. André Chamson, autre écrivain résistant se trouve lui aussi au rendez-vous d'Aubazine. Il avait rassemblé quelques centaines d'hommes pour aider de Lattre de Tassigny au débarquement en Provence. Malraux lui dit : j'ai deux bataillons, vous en avez un. Trois bataillons réunis c'est une force, séparés, c'est de la piétaille. Glissons sur les obstacles qui se dressent devant la formation de cette brigade, les réticences des chefs militaires notamment. Toujours est-il qu'elle se dirige vers la vallée du Rhône à la rencontre de la 1^{re} Armée dans des camions envoyés par de Lattre à Chamson et des gazogènes fatigués mis à leur disposition par le patron de «Gazobloc Arnouil», ami des frères Malraux. Lorsqu'il apprend l'arrivée de ce renfort, «le roi Jean» comme on appelait le général de Lattre, s'écrie : «Voilà Chamson qui m'amène ses 300 pouilleux» et qu'elle n'est pas sa stupéfaction en voyant arriver non pas 300 mais 2.000 hommes et deux écrivains au lieu d'un ! Chamson lui dit : j'ai constitué la brigade, Jacquot l'a fait marcher et Malraux lui a donné une âme. Il serait trop long de décrire tous les faits d'armes de cette brigade ni très bien équipée ni bien habillée. Certains portent encore le short du maquis, mais quelle ardeur anime ces hommes ! Leurs chefs rivalisent de témérité. Le commandant Jacquot blessé trois fois en deux mois sera surnommé «la passoire». Malraux n'est

pas le dernier à s'exposer, il a un sens aigu de son rôle. Un soir de combats particulièrement meurtrier, on l'entend dire : «Je salue tous ceux qui sont tombés hier et ceux qui tomberont demain.

Cette brigade Alsace-Lorraine n'est pas uniquement constituée d'hommes irréprochables. On n'a pas été trop pointilleux lors du recrutement. Malraux se plaît à la désigner sous le nom de «Brigade des brigands». Elle participe à des opérations périlleuses un peu partout dans l'Est : la poussée de Colmar, la défense de Strasbourg pendant l'offensive Von Rundstedt dans les Ardennes entre décembre 1944 et janvier 1945.

La douleur de Malraux

Alors que Malraux se préparait à la prise de Dannemarie le 11 novembre, un télégramme lui apprend une terrible nouvelle : Josette réinstallée avec ses deux fils à Saint-Chamant près des Delclaux, est mortellement blessée. Sa mère, Mme Clotis, était venue passer quelques jours près d'elle, jours agités, la vieille dame n'était pas commode. Elle repartait à Hyères. Avec Rosine Delclaux, Josette la raccompagne jusqu'au petit train départemental (maintenant disparu) entre Tulle et Argentat. Josette et Rosine étaient montées dans le compartiment, portant les bagages et s'attardaient quand le signal du départ a retenti. Elles se sont précipitées à la portière tandis que le train démarrait. Rosine a sauté dans le sens de la marche et a bien atterri, mais Josette s'est lancée dans l'autre sens et, gênée par ses grosses semelles en bois, elle a trébuché et glissé sous les roues. Transportée à Tulle, affreusement mutilée, elle est morte dix heures plus tard, consciente jusqu'au bout. Non seulement Rosine ne l'a pas quittée une seconde de tout ce qui a suivi et c'est à elle que Malraux, arrivé le lendemain, trop tard, a confié ses deux jeunes enfants. N'évoquons pas la douleur de Malraux. Ce drame a encore resserré les liens entre ses amis et lui. Trois jours plus tard, il est de retour dans l'Est et les combats se poursuivent dans un climat rigoureux avec des moyens limités. Dannemarie sera libérée le 28 novembre. Au début décembre, coiffé du béret noir galonné, Malraux franchit le Rhin. En avril, à Stuttgart, lui et ses compagnons sont décorés par le

Paule Denoix : «Malraux : sur les traces d'une légende», en Corrèze (1982)

général de Lattre de Tassigny. C'est la consécration d'un combat ébauché en Corrèze, largement déployé dans tout le Sud-Ouest pour s'achever de l'autre côté du Rhin.

Malraux peut s'enfoncer dans la légende, il l'a bien mérité.